

# Le Chat Murr 92

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

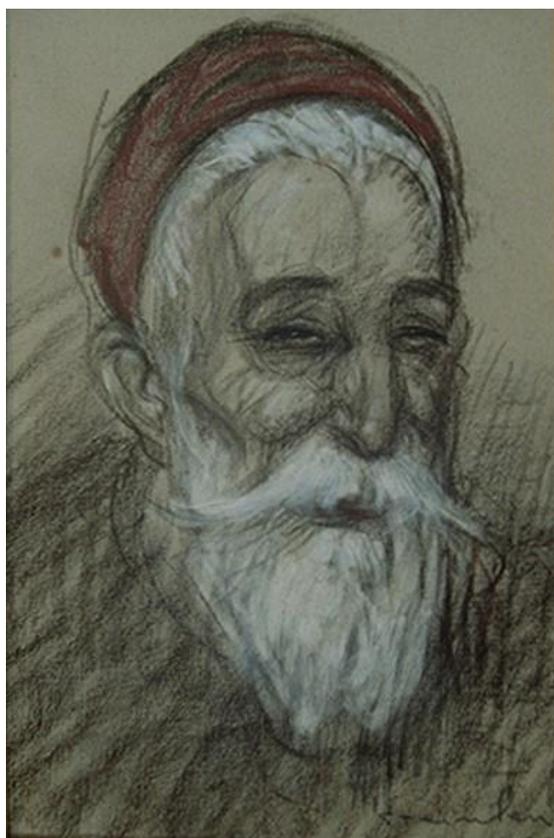
**LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE**

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

MARS 2024 ISSN 2431-1979

## DE CHOSES ET D'AUTRES

« Hier, on parlait de choses et d'autres... » Paul Verlaine



Anatole France  
Théophile-Alexandre Steinlen (1859-1923)

### Sur un portrait d' Anatole France

Qui a lu *Sous le soleil de Satan* se souvient de la visite à Lumbres de l'académicien Antoine Saint-Marin : « L'illustre vieillard exerce, depuis un demi-siècle, la magistrature de l'ironie. Son génie, qui se flatte de ne respecter rien, est de tous le plus docile et le plus familier. S'il feint la pudeur ou la colère, raille ou menace, c'est pour mieux plaire à ses maîtres, et, comme une esclave obéissante, tour à tour mordre ou caresser. Dans la bouche artificieuse, les mots les plus sûrs sont pipés, la vérité même est servile. Une curiosité, dont l'âge n'a pas encore émoussé la pointe, et qui est l'espèce de vertu de ce vieux jongleur, l'entraîne à se renouveler sans cesse, à se travailler devant le miroir. Chacun de ses livres est une borne où il attend le passant.<sup>1</sup> » Georges Bernanos portraiture sous les traits de son personnage Anatole France qu'il n'aimait pas. Je lui oppose le portrait qu'un artiste montmartrois de la Belle Époque, Théophile-Alexandre Steinlen, a brossé de l'auteur du *Crime de Sylvestre Bonnard*. Et je vais vous dire pourquoi j'aime Anatole France dont nous célébrons cette année le centenaire de la mort.

LIRE PAGE 4

ÉCRIT LE JOUR DE MES 80 ANS

### Ce que me disent les poètes

LIRE PAGES 2-3

# Ce que me disent les poètes

Le 8 février 1944 – le jour de ma naissance – Robert Desnos notait dans son Journal : « Ce que j'écris ici ou ailleurs n'intéressera sans doute dans l'avenir que quelques curieux espacés au long des années. Tous les vingt-cinq ou trente ans on exhamera dans des publications confidentielles mon nom et quelques extraits, toujours les mêmes. Les poèmes pour enfants auront survécu un peu plus longtemps que le reste. J'appartiendrai au chapitre de la curiosité limitée.<sup>1</sup> » Il n'avait pas tout à fait tort. Il pensait, bien entendu, aux *Chantefables* et aux *Chantefleurs* que nous connaissons tous. De fait, Robert Desnos n'a longtemps été pour moi que l'auteur de *La Ménagerie de Tristan* lue avec ou sans les notes du compositeur Joseph Kosma :

L'araignée à moustaches  
Porte de belles lunettes  
Et joue de la clarinette  
Du tambour de la trompette  
Et chante d'une voix nette  
Fait le jour maintes pirouettes  
Toute la nuit fait la fête  
Et charme les grosses bêtes<sup>2</sup>

Comme moi !

Robert Desnos  
Ernest Pignon-Ernest



J'ai beaucoup lu les poètes, et j'en lis toujours – presque quotidiennement – de préférence le soir ou parfois tôt le matin. J'en ai rencontré quelques-uns comme Andrea Zanzotto il y a trente ans, le 10 avril 1994. Ce jour-là, à Reims, le Café du Palais ouvrit ses portes habituellement closes pendant les heures dominicales au poète italien. On vint de Paris – Maurice Nadeau était là – pour ce voyage au cœur de l'idiome. Andrea Zanzotto raconta comment sa collaboration au *Casanova* de Fellini l'avait amené à écrire en dialecte, à œuvrer à la sauvegarde du *vecchio parlare*, du « vieux parler » que dans *La Veillée (Filò)* – la traduction de Philippe Di Meo ouverte sur les genoux, j'avais le doigt posé sur un vers, puis sur un autre, interrompant ma lecture que je reprenais après avoir levé les yeux un court instant, et ainsi de suite jusqu'au bout du poème – il apostrophe (« *Ma ti, vecio parlar, resisti* » ) pour lui dire, bien que les hommes l'oublient sans s'en apercevoir, que

demain, sur la dernière branche, là au fond,  
tout au fond des haies et des prés,  
des oiseaux qui t'ont depuis longtemps appris  
te parleront dans le soleil dans l'ombre.<sup>3</sup>

Andrea Zanzotto est mort le 18 octobre 2011 – mais je l'entends encore me souffler à l'oreille que « *la vera lingua è in un'altra* » (« La véritable langue est dans une autre »).<sup>4</sup>

Ce que me disent les poètes, j'aimerais l'exprimer en peu de mots. Tiens, Rimbaud, par exemple ! Je suis aphone quand je veux parler de Rimbaud. René Char a écrit quelque part que s'il savait ce qu'est Rimbaud pour lui, il saurait ce qu'est la poésie devant lui, et qu'il n'aurait plus à l'écrire.<sup>5</sup> J'ai lu Rimbaud passionnément, à la folie. Rimbaud – je vais me forcer un peu – ce sont d'abord des vers qui ont enflammé ma jeunesse : « On n'est pas sérieux, quand on a

dix-sept ans. » Celui-là, il m'a bien servi à l'époque ! Et puis les images s'enchaînent, « Le dormeur du val », « Les corbeaux », « Les pauvres à l'église », « Le bateau ivre », et enfin il y a cette page sublime *Une saison en enfer* et son implacable conclusion : « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes ; mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul.<sup>6</sup> » Oui, René Char a raison, « Rimbaud le Poète, cela suffit, cela est infini<sup>7</sup> » ! De René Char je note en passant que la poésie est « l'absurde suprême : la cruche élevée à hauteur de la bouche amoureuse emplissant celle-ci de désir et de soif, de distance et d'abandon<sup>8</sup> ».

Il y a des poètes comme Alfred Tennyson que j'aime pour son rêve de tolérance, ou comme Charles Cros pour sa fraternelle complicité avec le poète chinois Li Bai que j'ai eu le bonheur de traduire en français, et puis il y a ceux comme Guillaume Apollinaire qui m'ont plu tout de suite. Et il me plaît toujours. Disons que j'ai une préférence pour les *Poèmes à Lou*, sa rose, son étoile : « Au lac de tes yeux très profond/Mon pauvre cœur se noie... ». J'ai beaucoup lu Alfred de Musset dans ma jeunesse. Un poème me toucha plus particulièrement – « La nuit de décembre » – et lors d'une visite au Père-Lachaise pour me recueillir sur sa tombe – j'avais dix-sept ans – la présence en face de moi d'

Un étranger vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère

s'imposa naturellement. Je sais bien que vous ne me croyez pas, et pourtant, un jour, flânant dans les allées du cimetière du Montparnasse à Paris, un jeune homme me sourit. C'était Hégésippe Moreau. Je cherchai aussitôt à connaître les écrits de ce poète mort alors qu'il n'avait pas trente ans. Je découvris bientôt ses « petits contes » et ses « petits vers » pleins de promesses envolées comme la *Zénobie* de sa « Thérèse Sureau » : « La gloire l'eût guérie peut-être ; mais à l'instant même où elle se traînait avec effort vers le théâtre dont les appels l'avaient égarée, ce théâtre, comme par une vengeance du ciel, croulait dans les flammes avec ses oripeaux, ses décors, ses cartons, hélas ! et le drame de *Zénobie* !<sup>9</sup> » Pauvre poète riche de « [ses] seuls trésors : des vers<sup>10</sup> » !



Hégésippe Moreau  
Cimetière du Montparnasse

À vingt ans je lisais Louis Aragon, Paul Éluard, touché par les mots forts de ce dernier pour saluer la mémoire de poètes comme Federico Garcia Lorca, Saint-Pol-Roux ou Max Jacob que l'on a « déportés, torturés, assassinés parce qu'ils représentent le bien contre le mal, la vie et la vertu contre la bêtise et la force au service de cette bêtise<sup>11</sup> ». Est-il utile de vous dire pourquoi je lis les poètes ? Pierre Reverdy aimait dire que « la poésie est à la vie ce qu'est le feu au bois ». Comme les poètes ont encore beaucoup de choses à me dire, permettez-moi de me retirer pour lire un poème de Jean Cocteau :

Je rêvais à l'amour, au sommeil, à la gloire  
À ce que la jeunesse imagine de fou  
Et tandis que ce feu reflambe en ma mémoire  
Je vais je ne sais où...<sup>12</sup>

📖 1. Robert Desnos, *Œuvres*, édition établie par Marie-Claire Dumas, Quarto/Gallimard, 2003, p. 1265. 2. *Ibid.*, p. 720. 3. Andrea Zanzotto, *Du Paysage à l'Idiome*, anthologie poétique 1951-1986, traduction de l'italien par Philippe Di Meo, Maurice Nadeau/UNESCO, 1994, p. 132-135. 4. *Ibid.*, p. 286-287. 5. René Char, *Recherche de la base et du sommet, Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 732. 6. Arthur Rimbaud, *Œuvres complètes*, édition établie, présentée et annotée par Antoine Adam, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p. 117. 7. René Char, *op. cit.*, p. 727. 8. *Ibid.*, p. 608. 9. Hégésippe Moreau, *Le Myosotis, petits contes et petits vers*, Bibliothèque du Bibliophile/H. Lardanchet, 1920, p. 61. 10. *Ibid.*, p. 101. 11. Paul Éluard, *Œuvres complètes*, II, Bibliothèque de la Pléiade, 1968, p. 863. 12. Jean Cocteau, « Posthume », *Œuvres poétiques complètes*, édition publiée sous la direction de Michel Décaudin, Bibliothèque de la Pléiade, 1999, p. 1190.

## Sur un portrait d'Anatole France

Je ne reviens pas sur le propos de Georges Bernanos. Le temps a passé, et notre lecture d'Anatole France peut s'affranchir des querelles d'hier. J'ai lu, adolescent, *le Crime de Sylvestre Bonnard* et *le Lys rouge* ainsi que ses histoires de saints dont il nous est difficile de faire la part des choses entre la réalité et la légende, mais ce sont des pages agréables à lire, et le premier nom qui vient à l'esprit est évidemment celui de Thaïs dont la légende trouva chez le romancier de *l'Étui de nacre* son aboutissement littéraire le plus réussi comme en témoigne ce passage : « Tout à coup, reconnaissant à l'un des angles de la place publique la petite porte par laquelle on entrait dans la maison de Thaïs, et songeant que les beaux arbres dont il [Paphnuce] admirait les cimes ombrageaient les jardins de la courtisane, il vit en pensée les impuretés qui y avaient souillé l'air, aujourd'hui si léger et si pur, et son âme en fut soudain si désolée qu'une rosée amère jaillit de ses yeux.<sup>2</sup> » Il ne manque plus que la musique de Jules Massenet.

Il faut le répéter après Marie-Claire Bancquart, éditrice des œuvres d'Anatole France dans la Bibliothèque de la Pléiade, « il est agréable à lire » ! Et c'est bien dans cet esprit qu'il y a quelques semaines, profitant de l'acquisition de plusieurs de ses œuvres illustrées par Serge Beaune, je me suis laissé tenter par les « aventures » de Lucien Bergeret, professeur de littérature latine, que je vous invite à surprendre dans son cabinet de travail en pleine préparation d'une leçon sur le huitième livre de *l'Énéide* :

M. Bergeret préparait sa leçon sur le huitième livre de *l'Énéide*, et il aurait trouvé dans ce travail, à défaut de joie, la paix de l'esprit et l'incalculable tranquillité de l'âme, s'il n'avait pas quitté les particularités intéressantes de métrique et de linguistique, auxquelles il se devait attacher uniquement, pour considérer le génie, l'âme et les formes de ce monde antique dont il étudiait les textes, pour s'abandonner au désir de voir de ses yeux ces rivages dorés, cette mer bleue, ces montagnes roses, ces belles campagnes où le poète conduit ses héros, et pour déplorer amèrement qu'il ne lui eût pas été permis [...] de visiter les rives où fut Troie, de contempler les paysages virgiliens, de respirer le jour en Italie, en Grèce et dans la sainte Asie.

Son cabinet de travail lui en parut triste, et un grand dégoût envahit son cœur. Il fut malheureux par sa faute. Car toutes nos misères véritables sont intérieures et causées par nous-mêmes. Nous croyons faussement qu'elles viennent du dehors, mais nous les formons au-dedans de nous, de notre propre substance.<sup>3</sup>



Aquarelle de Serge Beaune

📖 1. Georges Bernanos, *Œuvres romanesques*, texte établi et annoté par Michel Estève, Bibliothèque de la Pléiade, 1961, p., 280. 2. Anatole France, *Œuvres*, édition établie, présentée et annotée par Marie-Claire Bancquart, Bibliothèque de la Pléiade, 1984. 3. Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, aquarelles de Serge Beaune, Aux éditions du Sagittaire, 1923, p. 3-4.